

Lectures et critiques de la littérature française contemporaine au Québec à la fin du XIX^e siècle

Marie-Andrée Beaudet and Denis Saint-Jacques

Volume 32, Number 3, Fall 1996

Québec, une autre fin de siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036034ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036034ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudet, M.-A. & Saint-Jacques, D. (1996). Lectures et critiques de la littérature française contemporaine au Québec à la fin du XIX^e siècle. *Études françaises*, 32(3), 7–20. <https://doi.org/10.7202/036034ar>

Article abstract

Cherchant à retracer dans le discours tenu par les critiques et par les écrivains québécois les marques de présence des théories « modernistes » qui apparaissent en France à la fin du siècle, notamment celles du décadisme et du symbolisme, le présent article montre d'une part que la critique canadienne, entre 1871 et 1900, tout en demeurant majoritairement et fortement réfractaire aux nouvelles esthétiques françaises, contribue malgré elle à faire circuler ces oeuvres, grâce notamment au procédé de la citation; et que, d'autre part, plusieurs écrivains, dont É.-Z. Massicotte, E. de Nevers et Nelligan, fréquentent et discutent la production des avant-gardes parisiennes dans les années mêmes où celle-ci est diffusée en France.

Lectures et critiques de la littérature française contemporaine au Québec à la fin du XIX^e siècle

MARIE-ANDRÉE BEAUDET ET
DENIS SAINT-JACQUES

Du chevalier Jautard dans la *Gazette du commerce et littéraire* de Montréal jusqu'à Louis Dantin, la critique au Canada français s'est avant tout caractérisée par un conservatisme de prosélyte. Fleury Mesplet et Jautard diffusaient Voltaire mais, en même temps, ils censuraient au nom de l'orthographe. Plus tard, quand *L'Iroquoise* ou *Louise Chawinikisique* firent sentir l'inspiration de Chateaubriand, Michel Bibaud prêchait le classicisme. Quand les jeunes Pierre-Joseph-Olivier Chauveau et Georges Boucher de Boucherville se mirent à pratiquer dans l'enthousiasme la manière de Balzac et de Sue, des *Mélanges religieux* aux conférences d'Étienne Parent tonna le discours contre les dangers du roman. Enfin, alors que Louis Fréchette, Pamphile Lemay ou l'abbé Henri-Raymond Casgrain se risquaient à publier de la poésie intime, les concours de l'Université Laval encouragèrent une inspiration

asservie à l'exaltation des gloires du passé historique. Avec la fin du siècle se durcissait le discours ultramontain inféodé à la pensée de Louis Veuillot et hostile aux productions culturelles de la France contemporaine. Ni Rimbaud, ni Flaubert, ni Mallarmé, ni Zola ne semblaient trouver vraiment écho chez les poètes et romanciers du Canada¹. Est-il besoin de souligner qu'il n'en va pas différemment de la critique et que l'abbé Casgrain, Adolphe Routhier ou Jules-Paul Tardivel ne cherchaient à jouer aucun rôle dans la promotion des œuvres naturalistes, décadentes ou symbolistes ?

Pourtant, à l'heure du vapeur, du télégraphe et de la grande presse d'information, les communications transatlantiques sont trop ouvertes et le champ littéraire québécois trop étroitement lié au champ français pour que l'emprise conservatrice régnant sur l'opinion au Québec arrive à y stopper complètement la propagation des mouvements littéraires parisiens, si scandaleux soient-ils. Le clergé a beau contrôler de près les librairies et le choix des livres, il n'a aucun pouvoir sur la poste par où entrent les périodiques qui font connaître les feuilletons populaires, mais aussi les poèmes, nouvelles et romans des meilleurs écrivains. Qui plus est, le clergé ne peut empêcher les voyages en Amérique du Nord de Sarah Bernhardt en 1880, de Paul Bourget en 1893, de Ferdinand Brunetière en 1896 ou de René Doumic en 1897 et, vers l'Europe, de Louis Fréchette, de l'abbé Casgrain, de Charles Gill ou d'Edmond de Nevers. Ainsi Louis Fréchette exploite aisément pour son épopée les deux dernières « séries » de 1877 et de 1883 de *La Légende des siècles* de Victor Hugo ; de leur côté, Alfred Garneau, Arthur de Bussièrès ou Émile Nelligan puisent leur inspiration aux sources parnassiennes et symbolistes, tandis que Wenceslas-Eugène Dick et Pamphile Lemay pratiquent le roman-feuilleton du jour. Le combat des nationalistes pour la préservation de la langue française encourage des contacts soutenus avec l'ancienne métropole. Pourquoi se contenter d'un Veuillot, mort, ou des classiques, quand les catholiques de France publient eux-mêmes un journal populaire d'opinion, *La Croix de France*, un magazine de « lectures », *Les Veillées des chaumières*, et un magazine de mode, *Le Petit Écho de la mode* ?

Pour la critique, la situation ne saurait être différente. Boileau et Fénelon sont depuis longtemps disparus, et les

1. Pour l'étude de cette résistance, voir le texte de Denis Saint-Jacques, « La bouture et le fruit », dans Aurélien Boivin, Gilles Dorion et Kenneth Landry (édit.), *Questions d'histoire littéraire. Mélanges offerts à Maurice Lemire*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Littérature(s) », 1996, p. 165-173.

Canadiens doivent en référer à des mentors contemporains pour s'orienter dans la production courante. À cette époque, Ferdinand Brunetière, Anatole France, Paul Bourget, Jules Lemaître et Émile Faguet dominent le champ de la critique en France. Chroniqueurs dans des journaux et des revues, professeurs dans de grandes institutions, ils concourent à conforter l'opinion des grands salons qu'ils fréquentent et qui gouvernent alors la vie culturelle officielle. « Doctrinaires » comme Brunetière ou, plus souvent en cette fin de siècle, « impressionnistes » comme France, Bourget ou Lemaître, ils pratiquent des évaluations fondées sur une doxa « classique » toujours influente et la livrent dans des formules où la rhétorique des lieux communs tient lieu d'argumentation. Successeurs de Sainte-Beuve, de Renan et de Taine, ils n'en ont pas, pour la plupart, l'aura « laïque » militante ; ils ne tolèrent ni le scandale des mœurs naturalistes trop crues, ni le désordre des effets formels recherchés par les décadents et les symbolistes. Ils ont le sentiment de poursuivre la tradition du siècle de Louis XIV. Ils passent pour des maîtres, et l'Académie française les accueille presque d'office.

Ces hommes largement respectés se font entendre jusqu'au Canada et initient la critique locale aux nouveaux mouvements littéraires qu'ils commentent. Leurs jugements négatifs rassurent les conservateurs qui les reprennent dans leurs propres articles. Or, ce faisant, ils en publicisent l'existence. Dès lors, il ne faut pas s'étonner de voir paraître ici ou là des prolongements plus enthousiastes, des épigones québécois de la modernité française. C'est ce que nous chercherons à illustrer.

LA RÉACTION DÉFENSIVE

Cinq textes retiendront notre attention. Publiés entre 1871 et 1892, abordant successivement la prose d'idées, le théâtre, le roman et la poésie, ils font bien sentir l'irrépressible progression d'un danger. Le premier, d'Adolphe-Basile Routhier, « Coup d'œil général sur la littérature française au xix^e siècle », donné d'abord au *Courrier du Canada*, puis repris dans *Les Causeries du dimanche* en 1871², oppose simplement une école religieuse du bien à celle du mal, où se trouve tout ce qui échappe à l'Église. Les deux suivants, toujours de Routhier, deux chapitres rendant compte du théâtre à Paris

2. Adolphe-Basile Routhier, « Coup d'œil général sur la littérature française au xix^e siècle », dans *Causeries du dimanche*, Montréal, C.-O. Beauchemin & Valois, 1871, p. 141-153.

dans *À travers l'Europe. Impressions et paysages* de 1881³, poursuit dans la même veine, avec, toutefois, une argumentation plus étoffée. Les deux derniers textes, «Naturalisme et réalisme. Étude sur le roman en France au XIX^e siècle», conférence de Joseph Desrosiers prononcée à l'Union catholique de Montréal en janvier 1888 et livrée dans *La Revue canadienne*⁴ la même année, et «Réalistes et décadents», analyse de Napoléon Legendre publiée dans les *Mémoires de la Société royale du Canada* de 1890 et rendue plus accessible en 1892 par son insertion dans *À la mémoire de Alphonse Lusignan*⁵, doivent argumenter de façon plus serrée contre une évolution qui commence à intéresser certains écrivains québécois.

Routhier n'est encore qu'un jeune avocat dans la trentaine, sans notoriété littéraire, quand il jette son «coup d'œil» d'une dizaine de pages sur la littérature française de son siècle⁶. Si ses «causeries» évoquent celles, alors célèbres, de Sainte-Beuve, la pensée et le ton sont sans conteste ceux de Veillot. Un postulat oriente tout : «Le domaine littéraire, comme le domaine religieux, subit constamment l'influence puissante de ce duel effrayant engagé sur la terre entre Lucifer et le St-Esprit⁷.» Historiquement, au XVII^e siècle, «l'Esprit du bien domine, et la littérature est alors florissante de vigueur, de beauté et de vérité [...] Parfois l'Esprit du mal l'emporte, et la littérature se fait l'écho de l'impiété et de la corruption des consciences⁸» : c'est, on l'aura deviné, le cas du XVIII^e siècle. Au XIX^e siècle, «la lutte devient terrible et le résultat de la bataille incertain⁹». Sur cette base, sept pages et une litanie de noms à glorifier ou à vouer aux gémonies suffisent amplement à régler le sort de soixante-dix ans de littérature qui ont pour héros M^{sr} Gaume, Lacordaire, l'abbé Rohrbacher, l'abbé de Solesmes et Veillot, «l'homme de lettres le plus parfait et le plus complet de cette époque¹⁰». On notera l'absence des poètes, dramaturges et romanciers dans cette phalange, puisqu'ils sont du côté de Lucifer, Hugo en

3. *À travers l'Europe. Impressions et paysages*, Québec, Typographie de P. G. Delisle, t. I : 1881, 410 p. ; t. II, 1883, 408 p.

4. «Naturalisme et réalisme. Étude sur le roman en France au XIX^e siècle», *La Revue canadienne*, 1888, p. 41-45, p. 89-94, p. 166-173, p. 232-237.

5. *À la mémoire de Alphonse Lusignan. Hommage de ses amis et confrères*, Montréal, Désaulniers et Leblanc éditeurs, 1892, p. 229-256.

6. On sait qu'il connaîtra une honorable carrière de juge, puis de juge en chef de la Cour supérieure et même d'administrateur de la province de Québec en l'absence du lieutenant-gouverneur en 1904.

7. Adolphe-Basile Routhier, *op. cit.*, p. 141.

8. *Ibid.*, p. 142.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*, p. 150.

tête, avec Musset, Gautier, Balzac, Sue ou George Sand. Plus dangereux encore paraissent les idéologues : Renan qui a pu « dire audacieusement [à Dieu] : Tu n'es pas Dieu ! », Taine, Michelet « qui ont chassé Dieu de l'histoire¹¹ », ou « un énergumène [qui] s'est écrié : la propriété, c'est le vol¹² ». Toutefois, l'espérance conforte Routhier qui croit « au triomphe prochain de l'Église¹³ » et de sa littérature guidée par le grand homme du moment, Veuillot.

Cela se fonde sur une seule citation sans référence du célèbre pamphlet de Proudhon, sans aucun autre renvoi aux textes, aucun titre d'œuvre, aucune évocation un peu explicite d'esthétiques, de mouvements ou d'écoles, aucune argumentation sinon en pétition d'autorité, mais sur un simple classement antagoniste en bons et en mauvais. Pourtant, si l'on considère qu'il écrit en 1871, le zoïle paraît suffisamment au fait. Encore vivants et au faite de leur renommée, Hugo, Michelet, Gautier, Sand, Renan, Taine sont les ennemis du bien tel que Routhier l'entend, et non Nerval, Flaubert, Baudelaire, les Goncourt ou Verlaine dont l'importance semble alors difficile à reconnaître et ce, encore plus ici qu'en France.

En 1881, comme il l'inscrit sur la page de titre de son livre, Routhier est juge à la Cour supérieure, docteur ès lettres de l'Université Laval – titre au reste tout honorifique. Il introduit dans son récit de voyage une évaluation de ce qui se joue sur les scènes parisiennes. Dans le chapitre « La morale dramatique », il condamne Dumas fils, Augier, Sardou et Feuillet pour cause de « réalisme », de « corruption », et cite à charge d'assez longs passages « dangereux » ; dans un autre chapitre intitulé « La Fille de Roland », qui renvoie à la pièce d'Henri de Bornier, il loue « l'œuvre dramatique la plus parfaite que la poésie française ait produite en ce siècle¹⁴ » et qui fait « apparaître la France des grands siècles, la France catholique, triomphante et glorieuse¹⁵ ». De toute évidence, le critique ne renie pas son système manichéen ; néanmoins, il donne davantage à lire grâce à des citations de textes alors entendus sur les scènes de Paris.

Sept ans plus tard, le « triomphe de l'Église » en France n'est toujours pas acquis : l'État semble devoir rester aux mains de républicains francs-maçons ; Veuillot a disparu sans succession et *La Fille de Roland* n'a pas fait école. À Hugo,

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 151.

13. *Ibid.*, p. 152.

14. *À travers l'Europe. Impressions et paysages, op. cit.*, t. I, p. 382.

15. *Ibid.*, p. 371.

Michelet et Sand ont succédé « naturalisme et réalisme », par conséquent, d'autres critiques cherchent à évaluer la situation. Joseph Desrosiers, membre de l'Union catholique de Montréal et collaborateur à *La Revue canadienne*, s'y emploie dans une conférence de près d'un trentaine de pages consacrée au roman contemporain. D'emblée, il admet que « le roman est devenu le pain quotidien des intelligences [...] c'est en lui, on peut le dire, que se résume cette littérature [du XIX^e siècle¹⁶] ». Ce postulat s'accorde mal avec ceux de Routhier qui voyait surtout dans la prose d'idées et le théâtre à thèse ce qui caractérisait l'époque. Aussi lui faut-il oublier Veillot et convoquer d'autres autorités en la matière, car il ne saurait s'aventurer seul en des eaux si troubles.

Et c'est ce qui différencie le plus nettement la démarche du conférencier de l'Union catholique de celle de l'auteur des *Causeries*. Desrosiers s'entoure d'experts auxquels il ne cesse de demander caution. Il se fie principalement à Frédéric Godefroy, philologue plus connu aujourd'hui pour son *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, auteur également, en 1859, d'une *Histoire de la littérature française depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours*¹⁷, rééditée en 1878, dix ans à peine avant la publication du texte de Desrosiers. Godefroy est un auteur catholique fort sûr. Cependant, pour traiter du naturalisme, Desrosiers doit avoir recours à Lemaître, qui a publié, en 1886, *Les Contemporains*, recueil de ses chroniques sur les auteurs en vue du moment, mentor moins fiable, qu'il qualifie même de « naturaliste et païen¹⁸ ».

En fait, tout ne se résume pas uniquement chez Desrosiers au combat entre le bien et le mal comme chez Routhier. Pour Desrosiers, la forme existe et elle doit être prise en compte. Il peut de sa propre autorité condamner « la déification de la chair, [...] l'appel à tous les mauvais instincts de l'homme, [...] le fatalisme, [...] l'hostilité contre le dogme et la morale du Christ, [...] le retour au paganisme¹⁹ ». Par contre, pour le style, il lui faut des sanctions autorisées qu'il ne trouve que chez des critiques plus compétents que lui. De la sorte, il se rapproche de Routhier en combattant des auteurs répréhensibles, mais il s'en distingue en laissant pressentir dans l'œuvre de ces auteurs des qualités proprement

16. « Naturalisme et réalisme. Étude sur le roman en France au XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 40.

17. Paris, Gaume, 1859 ; 1878.

18. « Naturalisme et réalisme. Étude sur le roman en France au XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 172.

19. *Ibid.*, p. 236.

littéraires. S'il n'arrive pas à en déceler chez Zola ou Maupassant, il laisse comprendre que Lemaître y parvient, lui.

Napoléon Legendre, journaliste, romancier, poète et essayiste, membre fondateur de la Société royale du Canada, se reconnaît pour sa part suffisamment de compétence pour débusquer seul les manifestations de « la corruption » et de « la folie » dans les œuvres contemporaines. Au nom de la juste mesure, il argumente d'abord contre Zola dans une démarche déjà utilisée par Brunetière, pour sa campagne contre le roman naturaliste dans *La Revue des deux mondes* à partir de 1875, en posant que l'écrivain ne respecte pas les principes de son esthétique et caricature la réalité. Mais Legendre va plus loin et s'essaie à commenter quelques publications décadentes, dont *Blasphèmes* (1884) de Jean Richepin serait un excellent exemple. Là, les moyens d'analyse lui manquent et il se contente de citer en faisant appel au ridicule, ce qui vaut à ses lecteurs des extraits de proses de Paul Adam, d'Anatole Baju, de Mallarmé aussi, sans compter le sonnet des *Voyelles* de Rimbaud et *L'Imitation de Notre-Dame de la lune* de Laforgue. Reconnaisant que « parmi ces inepties, il y a çà et là d'étranges et belles lueurs », Legendre n'en conclut pas moins à la « folie incurable » et à la nécessaire vigilance, car le plus inquiétant reste à venir : « Et qu'on ne vienne pas dire que le danger est loin ; il y a certains de nos écrivains qui sont — sans le savoir — des élèves avancés de cette école²⁰ ».

LA RÉACTION DE FASCINATION

Les intuitions de Legendre quant à l'intérêt de certains écrivains québécois pour le décadentisme s'avèrent fondées. Si les œuvres françaises, associées à la modernité, ne trouvent guère preneurs du côté de la critique bien-pensante, ni sans doute du côté du public bourgeois cultivé, elles retiennent pourtant l'attention fervente de quelques jeunes écrivains pour qui les nouvelles propositions esthétiques qui se bousculent sur la place de Paris sont et matière à enseignement et matière à exprimer une dissidence à laquelle les confinent de toute façon leur passion pour l'Art et leur attachement aux idées libérales. La position marginale que ces « jeunes barbares » — selon l'expression d'un de leurs prestigieux aînés, Arthur Buies — occupent dans le champ littéraire de l'époque ne saurait cependant leur permettre d'exhiber trop ouvertement des idées et des influences contraires aux diktats d'une doxa cléricale qui règle en grande partie les conditions

20. À la mémoire de Alphonse Lusignan. *Hommage de ses amis et confrères*, op. cit., p. 256.

d'exercice du jeu social et culturel. Même si quelques-uns, dont Édouard-Zotique Massicotte, en 1891, osent s'opposer ouvertement au ronronnement de la critique canadienne²¹, on adopte dans l'ensemble une position de prudence et de retrait. Aussi les traces de ces influences se retrouvent-elles plus souvent qu'autrement dissimulées au sein des œuvres, ou évoquées d'une manière allusive au détour d'une conférence ou d'un témoignage postérieur.

Il n'y a pas de doute que plusieurs écrivains québécois dont Robertine Barry, Edmond de Nevers et les jeunes poètes de « la génération de 1895²² » ont fréquenté les auteurs français tenus en discrédit par la critique canadienne et par la critique française autorisée. Dans la préface à son recueil de nouvelles *Les Fleurs champêtres*²³, Barry entrecroise à dessein des références à Charles Nodier, l'inspirateur de l'École patriotique de Québec, et à Maupassant²⁴. De Nevers envoie de Paris au journal *La Patrie* des échos de ses découvertes et de ses lectures. La majorité des écrivains cités, à l'exception de Zola, se retrouveront au cœur d'une longue causerie, intitulée « Cueillettes dans le champ d'auteurs aimés²⁵ », que l'auteur de *L'Avenir du peuple canadien-français* prononce le 22 avril 1903 devant les membres de l'Institut canadien de Québec. Le texte de cette causerie, publié en feuilleton dans *Le Soleil* du 29 avril au 12 mai de la même année, donne la mesure de la vaste culture du conférencier et de sa fréquentation, dès

21. Il conclut ainsi son article « La critique littéraire au Canada », « dédié aux critiqueurs » : « Si les vieux aiment la routine, alors qu'ils continuent. Seulement qu'ils sachent que s'il y a des jeunes qui ont peur de leur assommoir, la plupart s'en moquent. » (*Le Monde illustré* du 17 octobre 1891.)

22. Nous reprenons ici l'expression utilisée par Jean Charbonneau dans *Des influences françaises au Canada*. Elle désigne la génération d'auteurs nés entre 1865 et 1880 qui, pour plusieurs, fréquentent les cénacles du début des années 1890 et se trouvent associés à l'École littéraire de Montréal.

23. Françoise [pseudonyme de Robertine Barry], *Les Fleurs champêtres*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1924.

24. Dans la préface datée d'avril 1895, la nouvelliste écrit : « L'odeur du terroir qu'exhale ce recueil de nouvelles est fortement accentuée et pourrait sembler exagérée ou surchargée peut-être, si je ne me hâtais d'expliquer que j'ai voulu recueillir en un faisceau d'historiettes, les traditions, les touchantes coutumes, les naïves superstitions et jusqu'aux pittoresques expressions des habitants de nos campagnes avant que tout cela n'ait complètement disparu » (*ibid.*, p. 11). On retrouve ici l'écho du mot d'ordre inscrit au fronton des *Soirées canadiennes* et inspiré de Nodier : « Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées. » Françoise poursuit ironiquement en évoquant « le génie disparu qui [*sic*] fut Guy de Maupassant », écrivain honni par la critique conservatrice.

25. Nous remercions Jacques Blais d'avoir bien voulu nous permettre de prendre connaissance de la version dactylographiée de ce texte aussi méconnu que capital qui fera d'ailleurs prochainement l'objet d'une publication sous sa direction.

1890²⁶ et peut-être même avant, de la production française contemporaine. S'y retrouvent largement cités et commentés les principaux représentants du groupe des décadents et de l'école symboliste : Mallarmé, Stuart Merrill, Maurice Maeterlinck, Henri de Régnier, René Ghil, Jean Richepin. Bien que de Nevers prenne garde de s'associer trop étroitement à ces esthétiques toujours controversées²⁷, il accorde à plusieurs auteurs une attention et une diffusion qui tranchent avec les vues admises par la critique de l'époque.

On se rappellera que lors du passage de Doumic à Montréal au printemps 1897, Massicotte, Charles Gill et Henry Desjardins avaient été choqués d'entendre le réputé critique, lors de la cinquième et dernière conférence qu'il donnait à l'Université Laval de Montréal, fustiger les écrivains symbolistes et décadents qu'ils lisaient et admiraient²⁸. Comme ils l'avaient escompté en vain l'année précédente en allant entendre Brunetière, ils espéraient que ces maîtres de la critique française allaient reconnaître l'importance de mouvements qu'ils suivaient déjà depuis plusieurs années. À défaut d'indications précises, nous pouvons supposer que les nombreuses petites revues qui paraissaient en France depuis le début des années 1880²⁹ (*La Nouvelle Rive gauche*, *Lutèce*, *Le Décadent*, le *Chat noir*, etc.), et qui devaient se trouver dans quelques librairies montrealaises, ont permis à ces jeunes poètes d'apprendre l'existence de ces mouvements et de lire les premières manifestations

26. De Nevers écrit : « J'arrivai à Paris, alors que le mouvement [de Nevers fusionne dans ce terme les deux « écoles » décadentiste et symboliste, ou « cymbaliste » selon le mot de Verlaine] battait son plein, en l'automne 1890. » Plus loin, de Nevers fait le récit de la soirée au cours de laquelle lui « fut révélée pour la première fois cette fameuse théorie de la coloration des voyelles ».

27. De Nevers fait précéder sa revue des « auteurs aimés » d'une sorte de mise en garde rhétorique, sans doute destinée aux autorités bien-pensantes, qui se lit ainsi : « Chaque transition vers une conception nouvelle de l'art a donné lieu à des exagérations souvent ridicules, à des emballements cocasses. Je n'entrerai en aucune des phases de l'évolution qui ont si intéressés les lettrés, au siècle dernier. Je m'arrêterai cependant, si vous le permettez, à la porte hermétiquement fermée de la mesure des décadents, des symbolistes. Le toit en est vermoulu, les volets clos, la cour encombrée de débris et de plantes parasites. Personne ne songe à y jeter un coup d'œil distrait, cependant elle a eu son heure de notoriété. » (*Le Soleil*, 29 avril 1903.)

28. À ce propos voir le chapitre intitulé « René Doumic à Montréal », dans Paul Wyczynski, *Nelligan*, Fides, 1987, p. 213-220.

29. Pour l'histoire du « décadisme », voir notamment Louis Marquèze-Pouey, *Le Mouvement décadent en France*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, 294 p.

du décadisme³⁰ et du symbolisme à peu près au moment où on les découvrait en France. Les références au sonnet *Voyelles* chez Legendre et chez d'autres critiques et écrivains canadiens montrent, d'autre part, que l'anthologie des *Poètes maudits* de Verlaine, parue d'abord en 1883 dans la revue *Lutèce* puis sous forme de livre en 1884, faisant découvrir sept poèmes de Rimbaud dont *Le Bateau ivre* et *Voyelles*, aurait circulé au Québec. D'ailleurs, Legendre se réfère explicitement au livre dans *À la mémoire de Alphonse Lusignan*.

On sait pertinemment que Massicotte s'intéresse au décadisme depuis 1890³¹ et que c'est sûrement par son intermédiaire que les jeunes poètes qu'il côtoie dans les nombreux cénacles et petites revues qui fleurissent à l'époque à Montréal sont initiés à cette esthétique nouvelle. Au terme d'une série de trois articles consacrés à Verlaine³², Massicotte raconte les circonstances de sa rencontre avec la poésie moderne. En bouquinant à la librairie Beauchemin, en 1890, il découvre la biographie que Charles Morice venait de consacrer à Verlaine : « Ce livre fut pour moi une révélation. J'avais trouvé un poète selon mon cœur. Depuis ce jour, j'ai lu tout ce que j'ai pu me procurer sur Paul Verlaine. Je suis, je vous l'avoue, un fervent admirateur de ce byzarde [*sic*] écrivain ; c'est pourquoi j'aborde avec plaisir l'étude de son œuvre³³. »

En août 1892, Massicotte publie dans la revue *Le Glaneur : recueil littéraire des jeunes* un court texte, placé sous l'autorité de quelques vers de *L'Art poétique* de Verlaine, où il défend les positions décadentistes en répondant à une critique du « poète délicat » Paul Vary : « Pourquoi ne pas laisser faire ces rêveurs qui aiment à s'exprimer en des phrases rythmiques, "sans cohésion, sans fin commune, au hasard de la fantaisie", qui cisèlent des mots comme des coupes ? Ne goûtez-vous pas un certain charme en lisant ces jongleurs de mots³⁴. »

30. Les termes décadisme et décadentisme servent indifféremment à désigner le courant décadent. Pour une discussion sur cette question, voir le premier chapitre de l'ouvrage *Le Mouvement décadent en France*. L'auteur opte quant à lui pour décadisme, terme proposé par Baju et « accueilli avec enthousiasme par Verlaine ».

31. C'est aussi ce qu'affirme sœur Sainte-Berthe [Jeanne-D'Arc Lortie] dans son article « Édouard-Zotique Massicotte, poète », dans Paul Wyczynski, Bernard Julien, Jean Ménard (édit.), *L'École littéraire de Montréal*, Archives des Lettres canadiennes, t. II, Montréal, Fides, 1972, p. 66-84.

32. Édouard-Zotique Massicotte, « Paul Verlaine », *La Feuille d'érable*, vol. 1, nos 2, 3 et 4, 25 avril, 10 mai et 25 mai 1896.

33. Ce troisième article porte le titre de « Paul Verlaine. Son œuvre poétique » (*La Feuille d'érable*, vol. 1, n° 4, 25 mai 1896, p. 79).

34. « Pourquoi courir après la rime ! », *Le Glaneur : recueil littéraire des jeunes*, 10 août 1892. Ce texte a été reproduit par Massicotte lui-même dans ses « Glanures », I, f. 113-114 ; nous remercions Jacques Blais d'avoir bien voulu porter ce second texte à notre attention.

Marquant son adhésion, Massicotte clôt son texte sur une citation des *Essais de psychologie contemporaine* (1883) de Bourget qui prête fictivement la parole aux « théoriciens de la décadence » : « Nous nous délectons dans ce que vous appelez nos corruptions de style et nous délectons avec nous les raffinisés de notre race et de notre heure. Il reste à savoir si notre exception n'est pas une aristocratie, et si, dans l'ordre de l'esthétique, la pluralité des suffrages représente autre chose que la pluralité des ignorances³⁵. »

Le zèle moderniste de Massicotte lui vaudra les foudres de la critique bien-pensante. Adjutor Rivard, sous le pseudonyme de Denis Ruthban, derrière lequel il se dissimulait déjà à l'époque du *Glaneur* (il s'agit cette fois du *Glaneur* de Lévis) en 1890, publie le 9 juin 1893 dans l'une des toutes premières livraisons de *La Croix de Montréal*, journal bihebdomadaire de tendance catholique ultra-conservatrice, une « causerie littéraire » intitulée « Un décadent canadien » qui vise explicitement Massicotte et les positions qu'il a soutenues dans *Le Glaneur*. En conformité avec la logique de l'œuvre de la bonne presse que promouvait *La Croix de Montréal*³⁶, l'article cherche à mettre les lecteurs en garde contre les dangers « d'une littérature qui dégringole et s'amuse à enfiler des coquillages sonores », dangers que la présence connue de disciples au pays vient bien sûr aviver. Toute l'argumentation, par ailleurs rigoureuse et bien informée, se fonde sur l'interpellation de Massicotte qui, d'après Rivard, « admire les pires de l'espèce ». Ainsi Rivard cite quelques vers de René Ghil qu'il trouve incompréhensibles et demande à Massicotte de les lui traduire « en algonquin ».

Un autre témoignage extrêmement précieux, et peut-être le plus complet, vient de Jean Charbonneau³⁷, non pas le mémorialiste historien de *L'École littéraire de Montréal* (1935)

35. *Ibid.*

36. *La Croix de Montréal* ou du Canada était calqué sur le modèle de *La Croix de France*, fondé, lui, en 1883, l'année où paraissent, en plus de la série des *Poètes maudits* de Verlaine, *Névroses* de Rollinat et *Essais de psychologie contemporaine* de Bourget, ouvrage qui a contribué à définir les contours de l'esthétique décadente.

37. Rappelons pour mémoire que Charbonneau a aussi publié dans l'anthologie *Les Soirées du Château de Ramezay* un long texte intitulé « Quelques mots sur le symbolisme » dans lequel il discute les théories avancées par Morice dans *La Littérature de tout à l'heure* (1889) et cite plusieurs poètes décadents et symbolistes. On y trouve, entre autres, deux sonnets de Mallarmé, un poème de Rimbaud (*Ophélie*) et les deux premiers vers du fameux sonnet *Voyelles* associé au *Traité du Verbe* de René Ghil, ce dernier ayant eu le tort, selon Charbonneau, de prendre ce sonnet « naïvement au sérieux » (*Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Eusèbe Sénécal et Cie, 1900, p. 220-252).

mais l'auteur des *Influences françaises au Canada* dont les trois tomes paraissent successivement en 1916, 1918 et 1922. Les deux premiers fournissent une somme d'informations utiles sur la culture littéraire des jeunes écrivains de « la génération de 1895 », sur le climat intellectuel qui prévaut dans ces années « fin de siècle » au Québec et qui n'est pas sans rappeler celui décrit par les premiers décadents et les tout premiers symbolistes. Les deux paragraphes d'ouverture du chapitre intitulé « Les Écoles, les Groupes, la jeune génération » valent d'être cités :

L'idée de former des groupes, des écoles même est venue de cette apathie du public et des journaux à l'égard des jeunes écrivains. Elle est née aussi de la souffrance des poètes qui, à une certaine époque, celle d'avant 1895, par exemple, se sentaient isolés dans une société uniquement attentive aux préoccupations utilitaires. Tout autour d'eux semblait peser comme la lourdeur du désert et l'immensité du vide. Rien ne vibrail plus. L'enthousiasme ne gonflait plus les poitrines : tout manquait de lyrisme. On y respirait le prosaïsme bourgeois, la vie côtoyait la banalité et l'ennui. Les vétérans de la littérature se mouraient de langueur, dans la monotonie du déjà vu : ils avaient accroché leur lyre à quelque borne du chemin. L'idéal et la beauté avaient établi domicile ailleurs. L'avenir se dessinait plein d'indécision³⁸...

On peut aisément rapprocher ces propos de l'esprit des manifestes d'Anatole Baju et de Jean Moréas³⁹ qui, bien que s'opposant, s'entendent sur l'usure des théories littéraires de leurs aînés et sur l'ennui qui suinte d'une société de plus en plus embourgeoisée et affairiste. En cette fin de siècle, le climat social et littéraire paraît donc insupportable à quelques jeunes écrivains et cela tout autant dans l'Ancien que dans le Nouveau Monde. La prolifération de petites revues souvent éphémères et de regroupements bohèmes, tout aussi éphémères, signalent — à Paris et à Montréal — une effervescence créatrice mais aussi un mal-être qui gravite autour d'une même urgence : balayer le passé et inventer dans la turbulence une façon inédite de vivre l'art pour l'art. C'est cet air

38. Jean Charbonneau, *Des influences françaises au Canada*, tome deuxième, préface par Édouard Montpetit, Montréal, Librairie Beauchemin, 1918, p. 323.

39. Le manifeste décadent de Baju a été publié, sous le titre « Aux lecteurs », en première page du premier numéro du *Décadent* le 10 avril 1886 et le manifeste symboliste de Moréas, le 18 septembre de la même année, dans *Le Figaro*. On les trouve reproduits dans l'anthologie critique réalisée par Bonner Mitchell, *Les Manifestes littéraires de la Belle époque, 1886-1914*, Paris, Seghers, 1966, p. 19-20, p. 27-32.

du temps que donnait à entendre le sonnet *Langueur* de Verlaine que les décadents français (et peut-être quelques décadents québécois) adoptent comme Art poétique et savent par cœur :

Je suis l'Empire à la fin de la Décadence
Qui regarde passer les grands Barbares blancs
En composant des acrostiches indolents
D'un style d'or où la langueur du soleil danse⁴⁰.

De tous les poètes de sa génération, Nelligan est certainement celui qui incarne le mieux et le plus parfaitement l'image du poète décadent, de celui qui « avait contracté le mal du siècle⁴¹ ». À lire certains de ses poèmes et les souvenirs de Charbonneau, le jeune Nelligan, tour à tour exalté et ténébreux, présente plusieurs traits associés au décadisme : « [...] à chaque fois que je l'apercevais sur le seuil de la porte, sombre et solennel, la chevelure en broussaille, l'œil vif et profond, il me rappelait le pâle Hamlet entrant dans le cimetière d'Else-neur. Il clamait les vers d'Edgar Poë *le Corbeau* avec les gestes d'un spectre⁴² ». Quelques lignes plus loin, en qualifiant Nelligan de « pauvre Lélian » — ainsi que se désigne Verlaine lui-même dans l'édition augmentée de ses *Poètes maudits* en 1888 —, Charbonneau rappelle que l'auteur de *Jadis et naguère* « lui plaisait par ses divagations; Rollinat, par ses extravagances morbides; Rimbaud, par sa jeunesse bohème; Rodenbach, par ses mélancolies persistantes », et qu'il « exultait devant *Bruges la morte*⁴³ ». Pour Nelligan, à l'instar d'autres poètes de sa génération, des études plus poussées devront être menées sur la prégnance dans l'œuvre des esthétiques décadistes et symbolistes; il demeure qu'à la lumière des faits évoqués, la figure de Nelligan apparaît moins isolée qu'on ne le prétend généralement. Tout un groupe de jeunes écrivains partage avec lui un intérêt commun, voire une passion commune, pour des auteurs et des esthétiques qui heurtent, au Canada et en France, les définitions admises de la littérature.

40. Le poème *Langueur* paraît d'abord dans le *Chat noir* du 26 mai 1883 puis dans le recueil *Jadis et naguère* chez Vanier en janvier 1885 (voir dans *Verlaine. Œuvres complètes*, texte établi par Y.-G. Le Dantec, édition révisée et présentée par Jacques Borel, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1962, p. 370-371).

41. *Des influences françaises au Canada*, tome premier, Montréal, Librairie Beauchemin, 1916, p. 85.

42. *Ibid.*, p. 93.

43. *Ibid.*

*
* * *

En conclusion, nous affirmons qu'avec cette période de fin de siècle s'abolit en partie, tout au moins sur le plan de la lecture, le décalage culturel instauré entre le Québec et la France durant les années de l'Union. La critique canadienne manifeste très tôt son inquiétude envers des œuvres novatrices qu'elle qualifie de malsaines et dangereuses, tout en leur accordant progressivement, par le procédé de la citation, une visibilité de plus en plus marquée. À cet égard, l'année 1890, bien plus que 1895 (année de fondation de l'École littéraire de Montréal), semble constituer une date charnière. Plusieurs historiens estimant que le décadisme s'est prolongé, entremêlé au courant symboliste, jusqu'en 1898, il paraît légitime d'affirmer que la fascination comme les oppositions engendrées par ces théories d'avant-garde ont eu cours pratiquement parallèlement pendant quelques années, au Québec et en France, et cela en dépit d'une critique très largement sceptique et réfractaire. Dès lors, en reprenant à notre compte la discussion lancée par Gérard Peylet dans *La Littérature fin de siècle de 1884 à 1898*⁴⁴ sur la notion de fin de siècle en France et en l'appliquant aux pratiques littéraires du Québec, nous serions tentés de préférer nous aussi la notion d'avant-siècle, qui a le mérite de poser plus nettement la décennie de clôture comme une ligne de démarcation vis-à-vis du passé certes, mais aussi et peut-être surtout comme une période d'exploration et d'incubation de tendances nouvelles qui prendront plus tard, sur le terrain même des œuvres, la pleine mesure de leur sens, notamment avec la génération de ceux que l'histoire littéraire a retenus sous le nom d'« exotiques ».

44. Paris, Librairie Vuibert, coll. « Thémathèque/Lettres », 1994, 171 p.